

dimanche 23 février 2025

Prédication - De l'insolence chrétienne (1 Co 15,45-49 / Lc 6,27-38)

Assurément, il est assez peu de passages des Évangiles qui, comme cet extrait de Luc, soient aussi emblématiques de ce qu'est l'enseignement du Christ. Emblématique, certes, mais je pourrais tout aussi bien dire, plus péjorativement, « symptomatique ». En effet, ce passage, chrétiens ou non, nous le connaissons bien, trop bien ; il a pour nous, croyants, valeur d'appendice au Décalogue. Pourtant, nous y décelons toute la difficulté de ce qu'est *être chrétien*. Nous sommes, je pense, très nombreux à avoir été un jour confronté à cette interrogation du sceptique convaincu : « et si quelqu'un te faisait vraiment du mal, à toi ou à ce qui t'est le plus cher, saurais-tu le pardonner ? » Et à supposer même que vous sachiez pardonner le pire, sauriez-vous *aimer* votre ennemi ? *Faire du bien* à celui qui vous cause tant de mal ? *Bénir* celui qui vous maudit ?

Ce passage est en vérité profondément embarrassant pour nous car il nous confronte à nos limites, aussi bien celles qui s'imposent à nous en tant qu'hommes et femmes qu'à notre foi propre : en toute vraisemblance, nous sommes pour la plupart incapables de suivre ces commandements. Aussi essentiels et beaux puissent-ils nous paraître, nous sommes bien malgré nous contraints dans la position de l'hypocrite. Il est facile de chérir ces enseignements quand nous ne rencontrons pas d'adversité pour les mettre en pratique. « *Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ?* » interroge Jésus. Moi, je vous demande : si vous aimez un ennemi qui n'existe pas, une *idée d'ennemi*, quel gré vous en saura-t-on ?

Qu'importent les raisonnements théologiques qui visent à en tirer du sens, on sera toujours étonné des étrangetés et des contradictions qui essaient dans la Bible. Je souhaitais justement parler de l'une d'elles, d'un livre que nous abordons peu, celui d'Esther. Et il y a un certain nombre de raisons qui nous incitent, en tant

que chrétiens, à délaissier ce texte des *Ketouvim*, les Livres historiques : chronique juive dont la portée universelle est difficile à discerner, intrigues de cour éloignées de nos préoccupations, récit à hauteur d'hommes où Dieu est, pour ainsi dire, absent... Et pourtant, ce Livre d'Esther résonne particulièrement avec l'Évangile de Luc. Esther est une jeune femme juive dont on nous dit qu'elle « *trouvait grâce aux yeux de tous ceux qui la voyaient* ». Le roi de Perse, Assuérus, venant tout juste de répudier son épouse, se mit en quête d'une nouvelle reine. Esther, qu'il aima « *plus que toutes les autres femmes* », accède au trône, s'installe à la cour, tout en gardant à ses côtés son oncle et père adoptif, Mardochée. Lorsque celui-ci manque de respect au favori du roi, Haman, ce dernier se résout à punir l'entièreté du peuple d'Israël et obtient la permission « *qu'on détruise, qu'on tue et qu'on fasse périr tous les Juifs, jeunes et vieux, petits enfants et femmes, en un seul jour, le treizième du douzième mois* ». Évidemment, Esther, tétanisée par le sort réservé à son peuple, intercède auprès du roi et finit par obtenir la mise à mort d'Haman et la suspension du jour du massacre. L'histoire aurait pu se terminer ici mais Esther demande à ce que les Juifs puissent, le treizième jour du douzième mois, « *se venger de leurs ennemis* ». Après une première journée de massacre, Esther en requiert une seconde ainsi que l'exécution des fils d'Haman. Celle qui aurait pu être une nouvelle figure de la libération du peuple d'Israël devient une anti-héroïne dont il s'en faudrait de peu pour affirmer qu'elle fût assoiffée de sang. Esther va au-delà même de la loi du Talion telle qu'édictee dans l'Exode : « *Tu donneras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure* ». Arrêté à temps, Haman n'aura causé ni blessure ni meurtrissure au peuple juif ; aussi Esther fût-elle, en réalité, la première à frapper...

Si les paroles de Jésus rapportées par Luc nous placent dans un certain embarras, imaginons un instant combien elles pouvaient apparaître comme scandaleuses à un auditoire composé pour l'essentiel de Juifs qui, chaque année, célébraient la fête des *Pourim* en mémoire des massacres vengeurs d'Esther ! À supposer même qu'Esther n'ait fait que respecter la loi du Talion, sa violence n'aurait de toute manière pas trouvé la moindre grâce aux yeux de Jésus dont on lit, chez Matthieu, qu'il proclamât : « *Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil, et*

dent pour dent. Mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant ». Mais revenons au texte de Luc qui nous intéresse aujourd'hui et dont je dis ceci : il n'est pas tant un appel à l'indifférence au monde, un défi à relever, une pierre d'achoppement pour notre foi, non, il n'est pas tant tout cela qu'une main tendue pour échapper à ce qui, fondamentalement, meut toute violence : la peur. On le voit bien dans le Livre d'Esther où il est écrit que, lorsque ses servantes vinrent l'informer du complot d'Haman contre les Juifs, « *la reine fut très effrayée* ». Cette émotion première est le point de départ, l'événement déclencheur de toutes les résolutions suivantes d'Esther. C'est donc cette racine du mal qu'il est crucial d'extirper et c'est à cette entreprise et à aucune autre que s'attèle Jésus. Mais alors, comment ?

Ἀγαπατε. Voici le commandement donné par Jésus : *aimez vos ennemis*. L'*ἀγάπη* grec, c'est ce qui s'oppose à l'*ἔρως*, c'est-à-dire l'amour passionnel, sensuel, qui suppose une emprise au travers d'une relation de réciprocité, de besoin. L'*ἀγάπη* s'y oppose en ce qu'il évoque une dissociation des sujets, une liberté l'un vis-à-vis de l'autre. Si on comprend fréquemment l'*ἀγάπη* comme relation désintéressée, j'irai pour ma part un peu plus loin en soulignant ce paradoxe que, dans son désintéressement, l'*ἀγάπη* relève d'un certain égoïsme qu'on pourrait qualifier de *positif*, en particulier dans la relation qui nous intéresse ici, à savoir celle qu'il faut cultiver avec l'*ennemi*. L'*amour de l'ennemi* est, de fait, une relation à sens unique puisque, si les deux s'aimaient, il n'y aurait plus d'ennemis. Par conséquent, c'est aussi une relation désintéressée puisqu'on ne peut raisonnablement rien attendre de son ennemi. Ainsi se retrouve-t-on à devoir *aimer pour le simple fait d'aimer*. L'amour, ainsi décorrélé de ce que les hommes projettent sur lui (la réciprocité, la satisfaction), n'est plus tant une relation qu'un état à vivre *en soi* et *pour soi*. De même que, comme nous le rappelle Jean, « *Dieu est amour* », nous voilà incités à *être nous-mêmes amour*. Exit la peur qui ne saurait surgir dans un état divin comme celui de l'amour. L'*amour pour l'amour* devient alors le fondement de ce que j'appellerais une « insolence chrétienne ». Non pas une insolence comme celle d'Adam, damné pour avoir cherché à se faire Dieu mais une insolence vis-à-vis des conventions humaines et d'un monde régi par la peur. Car nous ne cessons jamais de craindre pour notre subsistance, de craindre ne pas

avoir ce qu'il faut pour l'assurer, de craindre l'autre qui, peut-être, voudra me prendre ce qu'il convoite et qu'il ne pourrait obtenir autrement. À cet état du monde, que certains philosophes appelleraient *état de nature*, s'oppose cette « insolence » d'un *état divin* où se mêlent à la fois le pur amour et le profond mépris pour les contingences de l'existence terrestre. Cet *état d'amour* nous est permis par le Christ, lequel nous libère de la peur ultime, celle de la mort : notre foi en l'événement de la Croix et de la Résurrection fonde notre confiance, notre espérance. Car Croix et Résurrection sont toutes deux gestes d'amour : le premier, celui du Fils pour son Père, le second du Père pour son Fils et pour les hommes. L'*amour divin* que prêche Jésus durant son ministère terrestre est avant toute chose l'expression *absolue* d'une espérance. Seulement, il aura fallu qu'il meurt et ressuscite pour que cet enseignement prenne tout son sens.

Adam, lui aussi, a été insolent mais d'une mauvaise manière et s'est trouvé transformé, comme l'écrit Paul, en « *une âme vivante [...] ce qui est animal* ». À sa manière, Esther aussi a été insolente, jouant à Dieu avec la vie de ses ennemis, sans que l'Éternel jamais ne l'y invite. Jésus, lui, le « *dernier Adam* », est l'avènement d'un régime nouveau, qui « *vient ensuite* », celui de « *ce qui est spirituel* ». Le Christ renverse la peur et la violence de tout ce qui est « animal » sur la terre, cette loi du Talion et l'*hybris* qu'on trouve dans le Livre d'Esther et ailleurs. Lorsqu'il enjoint à « *être miséricordieux, comme [n]otre Père est miséricordieux* », Jésus n'appelle pas à devenir *égal* de Dieu mais à porter « *l'image du céleste* », soit celle d'un amour divin et confiant qui, par le simple fait d'aimer, manifeste sa liberté vis-à-vis d'un monde incertain et menaçant. Celui qui aime *pour aimer*, simplement parce qu'il *faut* aimer, témoigne alors de sa *ressemblance*, de sa *parenté* avec Dieu.

Je demandais tout à l'heure quel gré on vous en saura si vous ne pouviez aimer qu'un ennemi qui n'existe pas. On pourrait croire, au vu de ce que nous venons de développer, qu'il serait plutôt souhaitable d'en avoir au moins un, lequel nous donnerait alors l'occasion, dans l'adversité, de nous élever vers l'*amour divin*. Ce serait là un véritable égoïsme qui viserait à utiliser autrui comme moyen et l'on conviendrait alors que nous serions bien loin du pur amour désintéressé auquel invite Jésus. Il s'agirait de ne pas oublier ce qu'écrit Paul dans son Épître aux

Romains : « *Recherchez ce qui est bien devant tous les hommes. S'il est possible, autant que cela dépend de vous, soyez en paix avec tous les hommes* ». Aussi, il n'est pas question de se réjouir du mal mais de l'embrasser pour ce qu'il est : le bien propre d'une condition indésirable, celle des hommes, qui peut néanmoins révéler ce qu'il y a de meilleur en nous. Simone Weil écrivait : « *Impossible de pardonner à celui qui nous fait du mal, si ce mal nous abaisse. Il faut penser qu'il ne nous abaisse pas, mais révèle notre vrai niveau* ». Ce « meilleur en nous » ne peut cependant se manifester par nos propres forces mais seulement avec le secours de Dieu, lequel nous a montré, en Son Fils, comment dépasser la crainte qu'on peut avoir pour soi ou pour les autres : grâce à une confiance, aussi ferme que possible, en Lui. À l'image du Christ sur le chemin du Golgotha, nous pouvons avancer confiants, sans peur, au travers des ténèbres. Et à l'image du Christ sur la Croix, il nous arrive de douter et de nous demander pourquoi nous avons été abandonnés. Ultimement, cette victoire sur la peur revient à celui qui comprend humblement que la providence divine ne peut s'entendre selon une logique humaine et qui, ainsi, remet toujours sa confiance en Dieu. Cette confiance vacillante, fragile, trouvera toujours ses soutiens dans la Parole mais peut-être plus encore dans notre Église car, s'il faut aimer son ennemi, combien plus alors nous pouvons aimer nos frères et sœurs. On ne nous en saura peut-être pas gré mais peu importe, ce n'est pas ce que nous cherchons. Aussi, je vous appelle à la « confiance dans la confiance » : celle qui, en dépit des épreuves et de ses faiblesses, sait qu'elle saura être ravivée par son prochain si ce n'est par son ennemi. Et si ce ne devait suffire, restent les mots de Paul, si représentatifs de cette « insolence chrétienne », que nous lisons encore dans son Épître aux Romains : « *Ne vous vengez point vous-mêmes, bien-aimés, mais laissez agir la colère ; car il est écrit : À moi la vengeance, à moi la rétribution, dit le Seigneur. Mais si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car en agissant ainsi, ce sont des charbons ardents que tu amasseras sur sa tête. Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais surmonte le mal par le bien.* »

Amen.